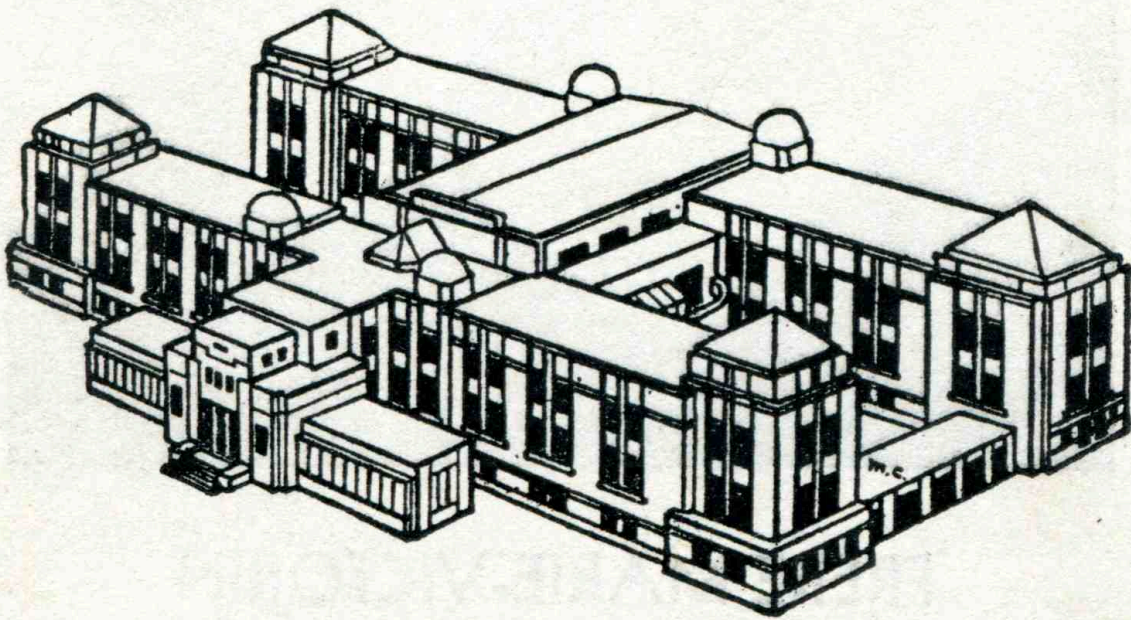


La dernière herborisation du Frère Marie-Victorin

[15 juillet 1944]

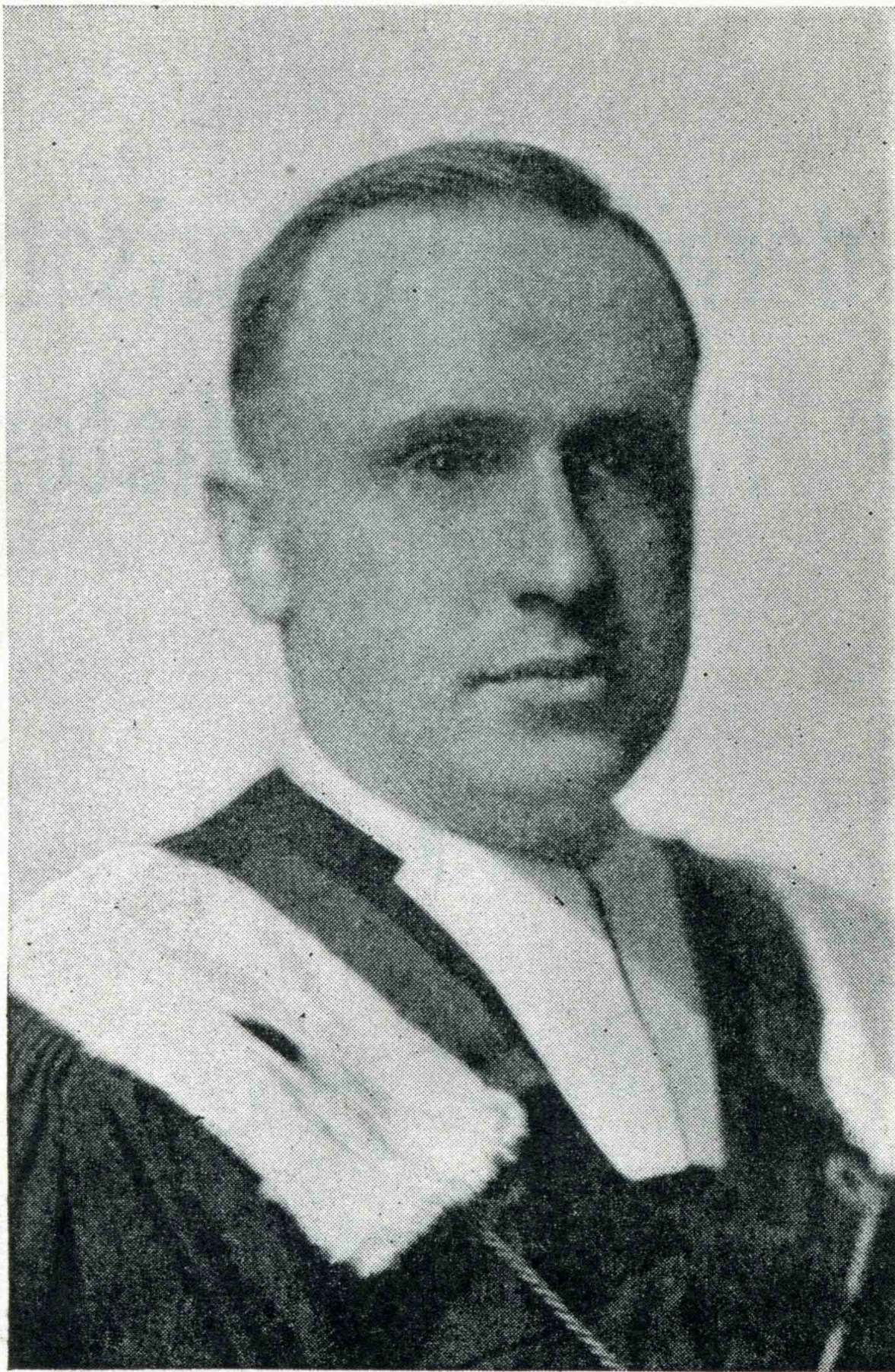
par

Marcel Raymond



MONTREAL

1944



FRÈRE MARIE-VICTORIN
[1885-1944]

La dernière herborisation du Frère Marie-Victorin

J'étais lié au Frère Marie-Victorin par une solide, affectueuse et déjà ancienne amitié, et j'ai été mêlé de trop près à sa mort pour qu'il me soit nécessaire de dire ici à quel point elle m'affecte, quel vide intérieur profond elle laisse en moi. J'essaierai de raconter bien simplement, pour le bénéfice de ceux qui l'ont connu et aimé, ce qu'a été la dernière journée qu'il a passée avec nous, ses disciples immédiats, sa dernière journée de botaniste, ses dernières heures d'homme. Souvenirs inoubliables, heures uniques. Je peux encore, sous le coup de l'émotion, les détacher de moi. Dans quelques jours, entrés profondément, ils feront partie des choses qu'on ne veut plus jamais dire. Mais, au préalable, peut-être quelques renseignements sur nos habitudes communes seraient-ils nécessaires à l'intelligence de ce récit.

Depuis toujours, outre les périodes de grandes expéditions (Minganie, Anticosti, Gaspésie, Lac-Saint-Jean, Abitibi, etc.), les fins de semaine d'été et d'automne du Frère Marie-Victorin, dès son retour de Cuba, étaient consacrées aux herborisations: vallée du Richelieu, cantons de l'Est, grèves du lac Saint-Pierre, région de Québec, notamment les grèves estuariennes, dont il raffolait. Ceux qui travailleront dans cette dernière région ne pourront jamais oublier le Frère Marie-Victorin. Deux plantes qui y croissent en abondance portent son nom: l'une est une admirable gentiane de ce bleu électrique si particulier (nous ne nous lassions jamais d'en cueillir, à chacune de nos visites, des monceaux), l'autre une ciguë, deux hommages du grand botaniste de Boston, M. L. Fernald, à son collègue laurentien, leur découvreur.

Nous partions donc, chaque fin de semaine, et, depuis quelques années, presque invariablement toujours les mêmes: le Frère Marie-Victorin, assis en avant, à la droite de l'un de ses chauffeurs, Lucien Charbonneau ou André Champagne, alors que, sur le siège arrière, prenaient place le Frère Rolland-Germain, James Kucyniak et moi-même. Il y avait bien parfois de petites variantes, mais les voyages les plus nombreux des cinq dernières années ont été faits de cette manière avec, parfois, un voyageur additionnel: M. Jacques Rousseau, M. Bernard Boivin, M. Ernest Rouleau ou M. Auray Blain. Et il y avait eu, autrefois, M. Jules Brunel, M. Emile Jacques, M. René Meilleur, le Frère Dominique, le Frère Jules, et sans doute d'autres.

Le Frère Rolland-Germain était le compagnon constant du Frère Marie-Victorin depuis 1904. Il était de tous les voyages. Son flair sur le terrain, sa patience, son dévouement, son endurance, son sens de l'observation, son habileté, au laboratoire, à déceler les espèces fines ou à débrouiller l'identité exacte des graminées, sous leur mimétisme parfois déconcertant, en faisaient un précieux collègue, au demeurant excellent botaniste. Le Frère Marie-Victorin, malade, marchant peu, n'aurait pu s'en passer ni mener à bien le formidable travail qu'il a réussi à abattre durant sa vie et dont une bonne partie est encore à publier.

Assistant-phytopathologiste et démonstrateur en botanique pharmaceutique, André Champagne était une acquisition plus récente. Il relayait Lucien Charbonneau, à titre de chauffeur de fins de semaine. Elevé dans la région de Farnham, il nous défilait, chaque fois que nous y allions, les particularités pittoresques de toute sa nombreuse parentèle et la coutume du lieu, ce qui amusait le "patron", qui suggérait même à André d'écrire des *Farnhamiana*. Tout au long des récits d'André, la litanie colorée des oncles familiers s'allongeait de village en village.

Ancien élève du Mont-Saint-Louis et d'origine ukrainienne, James Kucyniak, familièrement Jim, est à l'emploi du Jardin botanique, à titre de botaniste. C'est aussi un bryologue remarquable. Le "patron" l'aimait beaucoup. Sa sensibilité, son sens artistique, son goût pour la musique, sa connaissance du théâtre, et cette merveilleuse mélancolie slave qui le faisait, en Gaspésie, chanter en montagne ou face à la mer, font de lui un compagnon charmant, plein de ressources et de fantaisie. Un voyage n'était pas complet sans lui.

Quant à moi, j'étais un peu "l'enfant terrible" auquel le "patron" pardonnait de lui raconter des histoires, de rire du style "heure des vaches", de le lanterner un peu, d'être, à mes heures, "sophistiqué" et même, entre deux herborisations, de "faire" de la littérature.

L'équipage composite que nous formions! Le "frère" appuyé sur son inséparable canne en bois des îles, devisant politique, littérature, sciences; à côté de lui, la serviette noire gonflée du dernier livre, de la dernière livraison de *Time*, des journaux du matin, de l'article en cours et, aussi, de la petite bouteille de coramine, pour les trahisons toujours possibles d'un coeur bien malade.

Nous prenions le café à dix heures et demie et à quatre heures, sur l'herbe, en devisant sur nos projets et sur nos découvertes. Ainsi, ces dernières années, nous avons parcouru la province de Québec en tous sens avec le plus merveilleux des guides, le plus compréhensif des amis et le plus jeune des compagnons.



Le "patron" était toujours malheureux lorsque venaient les vacances, parce que la maison se vidait. Il ne travaillait bien et ne retrouvait son assiette que

dans le mouvement, l'animation, le grouillement, l'activité des autres autour de lui. Nous nous ingéniions de notre mieux, Jim et moi, à remplacer les nombreux absents en allant le rejoindre à son bureau, chaque avant-midi, vers dix heures et demie, prendre avec lui sa tasse de café du matin et causer. Nous allions également, à quatre heures et demie, travailler avec lui, à l'herbier, à un important travail, en cours depuis une vingtaine d'années, sur la flore de la Minganie et d'Anticosti qu'il essayait de terminer fébrilement. Cette importante étude est assez avancée pour être publiée. Elle le sera.

Vendredi matin, quatorze juillet, nous vaquions au rite du café — je me rappelle distinctement que nous parlions de la visite du général de Gaulle et que le Frère Marie-Victorin nous invitait à l'accompagner au parc LaFontaine — lorsqu'il nous demanda à brûle-pourpoint où nous irions le lendemain.

— Black Lake, répondis-je.

Il s'agissait, sur la foi d'indications fournies par le botaniste américain E.-T. Wherry, d'aller repérer dans la région de Black Lake une petite fougère rarissime qui ne croît que sur les roches serpentineuses et qui n'est connue que dans les comtés de Gaspé et de Mégantic, dans le comté de Grey (Ontario) et dans les montagnes Rocheuses. Elle s'appelle *Cheilanthes siliquosa* (autrefois: *Pellaea densa*).

Le Frère Marie-Victorin acquiesça avec plaisir, condition posée que nous partirions de bonne heure, allusion aux difficultés qu'il avait parfois à nous faire lever tôt en voyage. C'était une expédition projetée et remise depuis longtemps, avec une autre autour des Grands Lacs, que nous ne ferons jamais. Il dit notamment, pour badiner: "Ces botanistes américains ne s'intéressent qu'aux fougères, il y a sans doute beaucoup d'autres plantes à trouver".

Nous étions convenus de quitter Longueuil à huit heures. Jim arrivait de Lachine, André de Montréal, moi de Saint-Jean et. à l'heure dite, le Frère Marie-Victorin quittait sa chère chambre du Collège de Longueuil, où il a tant travaillé, descendait le grand escalier, regardait pour la dernière fois le vent léger du matin secouer les palmes des sorbiers familiers qu'il pouvait voir de sa fenêtre. Il s'aperçut au bout de quelques milles qu'il avait oublié sa canne. Nous nous arrê tâmes de village en village jusqu'à Drummondville où il put en acheter une autre.

Il était également entendu que nous n'herboriserions pas en chemin pour avoir le plus de temps possible à notre disposition à Black Lake. Je revois le "patron" nous décrivant à l'avance l'implacable paysage minier qui nous attendait, saupoudré de poussière blanche, aux arbres miteux et à la végétation triste.

Puis il nous parla de son auteur préféré, Thomas Mann, notamment du *Cycle de Joseph*. Une autre de ses admirations, avec Léonard de Vinci et Claudel, dont je reparlerai plus loin, était Akhanaton, le pharaon auteur de *Hymne au soleil*. Ce qui intéressait le "patron", c'est que Mann faisait d'Akhanaton le pharaon sous lequel Joseph avait été intendant. Ce recouplement le ravissait.

Quant à Claudel, le Frère Marie-Victorin admirait beaucoup le prosateur unique qu'il y a en lui. Il se sentait très près de choses comme *La Légende de Prâkriti*. Je regretterai toujours de ne pas lui avoir donné à lire *Développement de l'Eglise*, qui l'eût certes transporté. J'ai été reprendre, hier, dans son bureau, mon exemplaire de *Connaissance de l'Est* dont il avait, ici et là, au crayon, souligné les passages qui trouvaient, en son âme artiste, les résonances les plus profondes: le banyan, hercule végétal cherchant à soulever la terre, le cocotier s'élevant unique, sa tige annelée souple comme une herbe, le pin complexe, ses cônes

comme des roses démesurément ouvertes, et cette phrase, soulignée je ne sais pourquoi: "La douleur est l'été et dans la fleur de la vie l'épanouissement de la mort". (*Tristesse de l'eau*). L'été, les fleurs et la mort ont tissé pour lui son destin.

Nous nous arrê tâmes, vers dix heures et demie, au bord de la route, près d'une dune de sable, le temps de prendre une tasse de café, en grignotant des biscuits au gruau que j'avais apportés de chez moi et qu'il trouva très bons, et de se dégourdir un peu les jambes. Frère Rolland disparut sous les aulnes qui disaient l'existence d'un de ces petits ruisseaux froids à odeur de menthe qu'il aime bien.

J'eus aussi le temps de récolter dans le sable de la dune un mûrier nouveau pour notre expérience à tous, une belle addition à la flore du Québec, le *Rubus tholiformis*, une de ces ronces en berceau et à épines molles. Le "frère" y prit beaucoup d'intérêt et nous aida à l'étaler, le cartable sur les genoux, assis de côté sur le siège avant de l'auto, selon son habitude, le bras gauche appuyé sur la porte entr'ouverte.

A Saint-Cyrille, nous coupions un cortège funèbre et je fis remarquer en riant que, dans ma famille, c'était là mauvais augure. Un peu d'herborisation ici et là afin de pouvoir, à midi précis, dîner à Saint-Ferdinand d'Halifax. Lorsque, du haut d'une colline, nous découvrîmes le lac Williams, le "frère" s'extasia:

— C'est un beau pays. Ici les Apalaches viennent finir. J'y suis venu avec Frère Rolland, en 1920. Il fallait faire long en voiture. C'est ici que j'ai vu, pour la première fois, la Houstonie.

Disons, pour le bénéfice du profane, que c'est une charmante Rubiacée à délicates petites fleurs bleues quadripétalées qui, dans cette partie du pays, couvre les champs au printemps. On dirait, à distance, que la neige n'est pas encore toute fondue.

Dîner plantureux et charmant. Conversations animées, variées, comme toujours. Le Frère Marie-Victorin prend plaisir à tout ce que nous disons: les élections qui viennent, nos blagues, ses travaux, ses lectures, les nôtres, tout y passe. Il nous parle des éditions diverses qu'ont connues les *Récits* et les *Croquis laurentiens*. Nous blaguons un peu sur les livres de prix. Le Frère Rolland suggère à son collègue d'écrire maintenant des *Croquis cubains*.



Les indications de Wherry se lisent comme suit: "From Black Lake village drive south along Highway no. 1 for two miles when an electric power line will be seen crossing the lake and extending westward into the hills. Follow this for a mile and the prominent cliffs of serpentine will come into view to the north. Cross the intervening swamp and climb to the top of the talus slope".

Ce n'est un secret pour personne que, depuis une expérience malheureuse au mont Albert, en 1923, le Frère Marie-Victorin était incapable de monter un escalier, de faire une longue marche, encore moins, comme on l'a écrit dans certain journal, de faire l'ascension d'une montagne. Nous cherchions autant que possible les endroits accessibles en auto, afin de lui donner le plaisir de voir un peu les plantes dans leur habitat. Mais parfois il fallait bien se résigner à le laisser seul pour aller visiter un marécage, un bois éloigné ou une montagne. Il nous attendait patiemment en écrivant ou en lisant. Nous le laissâmes donc au bord du lac, près d'un petit chalet abandonné, et partîmes.

Journée merveilleuse. Température splendide. Le "patron" avait d'ailleurs dit au départ: "Je ne suis pas tellement bien, mais il fait si beau. Et puis, si

j'attendais d'être bien pour partir, nous ne partirions jamais". Il faut d'abord traverser le lac sur un fil de fer tendu entre deux poteaux, à une dizaine de pieds de l'eau, en se cramponnant à un second fil placé quatre ou cinq pieds plus haut. Nous suivons la ligne de fils électriques et pataugeons dans le sol tourbeux, récoltant ici et là le séneçon doré, deux espèces d'aulnes, le bleuet cespiteux, un chardon indigène, des stellaires, des laïches, etc.

Bientôt les premières saillies serpentineuses paraissent et, à notre droite, à travers les arbres, un grand éboulis qu'on ne voit pas de la route. C'est là. L'enthousiasme décuple nos forces. Nous commençons à gravir le flanc rocailleux. Quelques gros blocs ici et là, mais, surtout, du cailloutis parfois strié de vert, sur lequel rampe le genévrier commun dont les feuilles raides blessent nos jambes nues. Le Frère Rolland tient bon, malgré ses soixante-trois ans. Il disait au retour qu'il était fier de sa journée "parce qu'il avait pu suivre les jeunes jusqu'au bout".

A flanc de colline, l'arbre principal est le pin rouge, avec son tronc squameux, ses longues feuilles et ses cônes courts. Voici une Cypéracée: le *Carex scirpoidea*, une des rares laïches dioïques, et voici une céraïste que nous ne connaissons pas. André nous accompagne armé de la caméra. Soudain, un cri du Frère Rolland. La fougère que nous sommes venus chercher est là, à nos pieds. Le contraste est frappant entre l'aridité, la désolation du lieu, la pauvreté de l'habitat et la délicatesse de cette petite plante au stipe brun et aux frondes si finement découpées: photos, notes, récolte abondante, notre documentation est complète. Nous avons une nouvelle amie. Il y a une petite portion de plus du vaste monde que nous connaissons maintenant.

Nous atteignons le sommet, nous y attardant à scruter le paysage, puis redescendons en herborisant. Jim

trouve quelques mousses. Je fais la liste des plantes qui forment cette étrange association. Nous buvons à une source. Nous nous baignons dans le lac et rejoignons enfin le "frère", vers cinq heures et demie, pour apprendre qu'il s'est ennuyé un peu, même s'il a lu et travaillé.

— Jim va rire, dit-il, si je vous dis ce que j'ai fait.

— Dormi? demandai-je.

— Un peu. J'ai fait surtout ma causerie d'ouverture de Radio-Canada: Voyez les lis des champs. Je n'avais pas de lis à la main. J'ai dû en parler théoriquement, en philosophe!

Ce sont les dernières pages qu'il ait écrites et elles sont très belles. Elles se terminent par l'invite du Christ aux hommes. Ce pourquoi il ne voulait pas avouer qu'il avait travaillé à sa causerie radiophonique, c'est que la date où chacun devait remettre ses textes était passée et qu'il nous avait reproché, à Jim surtout, la saison précédente, de ne pas avoir remis nos causeries à temps.

Nous collationnons et nous procédons à l'étalage de nos plantes dans du papier à journal, selon la méthode classique, invariable depuis Linné.

Le "patron" est heureux de notre travail. La petite fougère le ravit. Il nous raconte que, se trouvant dans le bureau du botaniste James Macoun, à Ottawa, en 1921, un géologue du nom d'Harvie était entré et avait déposé sur le bureau du savant une petite fougère qu'il disait avoir trouvée sur les collines de serpentine de Black Lake et dont il voulait savoir le nom. C'était le fameux *Cheilanthes*. Le "frère" disait ne l'avoir jamais vue vivante ni récoltée lui-même.

A six heures et demie, nous retournions souper à Saint-Ferdinand d'Halifax. Je faisais mes notes, à table, entre les services, et m'amusais à écrire dans le

style le plus pompier possible, lisant à haute voix mes phrases au fur et à mesure qu'elles étaient écrites, à la joie croissante du Frère Marie-Victorin qui en profita pour aborder le sujet des goûts et des modes en littérature, sur lequel il aimait toujours me taquiner.



Sentait-il sa mort lorsqu'il nous demanda si nous avions objection à faire un léger détour pour passer par Saint-Norbert? Les événements confèrent souvent après coup aux phrases les plus banales un sens profond et précis. Je répondis distinctement:

— Peu importe l'heure du retour. Aujourd'hui, Frère, toute la journée est à vous.

Plus je repense à cette journée du quinze juillet, plus je vois le caractère définitif de chacune des actions de notre grand disparu. Saint-Norbert d'Arthabaska, c'est là qu'il a passé tant de vacances, autrefois, chez son grand-père. L'aïeul pionnier était venu à pied, de Gentilly, abattre le premier arbre, planter la première croix de chemin, jeter les premiers grains de blé. Là est son enfance. Là est son coeur. Il veut les retrouver, dire adieu à l'enfant qu'il fut, regarder une dernière fois le paysage familier: les champs en culture, l'église juchée au haut de la colline, les vieux fumant la pipe sur leur "perron", la ligne si douce, si harmonieuse des Apalaches finissantes, dans la journée qui meurt, image de cette vie qui s'achève.

Il n'a de cesse qu'il ne soit sorti de l'auto, qu'il ne descende très vite la côte, — lui qui ne marchait plus jamais, — comme il faisait nu-pieds, gamin. Il entre chez le plus jeune de ses oncles, malgré que la maison soit haute sur marches. Nous le voyons, comme dans *Intimité* de Maeterlinck, à travers la fenêtre et la gaze légère du rideau, parler avec animation à une personne assise.

Il remonte dans l'auto, arrête chez un ami d'enfance, le fait asseoir en avant, à ses côtés, pour aller en visiter un second. Il nous montre, en passant, du bras tendu, la maison où s'est passé l'incident du *renchaussage* qu'il a raconté dans les *Récits laurentiens*.

— Que de souvenirs, que de souvenirs, soupire-t-il.

— Parlez-nous de vos oncles, lui dis-je.

— Oh, répond-il, ils ne sont pas aussi pittoresques que ceux d'André.

Au bord du chemin, une crucifère litigieuse sert de prétexte à un dernier arrêt. Nous ne sommes pas d'accord sur son identité. C'est la dernière plante qu'il ait touchée. Silence dans l'auto. Chacun se remet de ses fatigues. Le soleil se couche tragiquement dans un décor de gros nuages ourlés de rouge. L'heure du destin approche. Vers dix heures et demie, voici soudain la chose affreuse. Deux pinceaux lumineux soudain implacablement braqués sur nous. Le choc. Ici, les mots manquent, la main tremble pour décrire à la fois la rapidité de la chose et la longueur des minutes qui suivent. Nous nous étions, Frère Rolland, Jim et moi, déchaussés pour laisser reposer nos pieds brûlés par l'ascension, et nous ne trouvons plus nos chaussures. Le "patron", qui somnolait, a la tête dans le pare-brise et son corps est comprimé entre le panneau des instruments et le siège, que la violence du choc et la pression de nos genoux ont poussé jusqu'à lui. Aucune des portes ne s'ouvre. Du véhicule qui nous a frappés des cris indescriptibles montent. Déjà, entre les deux voitures, la fumée d'un incendie possible. Jim sort par une fenêtre. Je réussis à ouvrir une des portes d'arrière. Dans un accès de rage, Jim parvient de ses pieds à forcer la porte d'avant et nous pouvons enfin délivrer le Frère Marie-Victorin, le visage déjà couvert de sang d'une coupure légère au front et d'un éclat de verre logé au-dessus de l'oeil. Nous saurons plus tard qu'il a également le pied cassé.

Nous ouvrons le coffre, en arrière de l'auto et l'asseyons là. Le Frère Rolland, la jambe fracturée, reste stoïquement assis dans l'auto sans se plaindre, nous priant: "Occupez-vous du Frère Victorin".

Un automobiliste s'arrête pour nous offrir de l'aide que notre blessé refuse: "Je veux rester avec vous autres". Puis il se met à parler doucement, s'informe de chacun, calmement, demande de la coramine. Malheureusement le sang, ayant coulé le long de son visage penché, s'est amassé dans sa bouche. Le précieux médicament s'échappe le long du gobelet, coule en deux filets légers à la commissure des lèvres.

Le secours est long à venir. Jim et André arrêtent toutes les voitures qui passent, priant les chauffeurs de prévenir l'hôpital.

Après vingt minutes de calme et après avoir essayé, en vain, de faire quelques pas, le Frère Marie-Victorin dit soudain, la tête appuyée sur mon épaule:

— Je crois que mon coeur n'endurera pas ça.

De gros frissons commencent de le secouer, au cours desquels il s'agrippe désespérément à moi. Maintenant, je ne lui parle plus, n'osant interrompre le long colloque intérieur qu'il a commencé avec lui-même. Dix longues minutes passent; il lutte toujours d'un peu plus bas. Enfin, voici le taxi. Nous le soutenons jusqu'à la porte ouverte. Il s'effondre. Il n'est plus.



Je ne l'ai revu que dans son cercueil, parmi les fleurs. Son visage que j'avais laissé si tourmenté avait retrouvé cette grande paix, cette profonde sérénité qu'on aime à voir aux morts aimés.

J'erre maintenant par la grande maison vide, où tout parle encore de lui. Dans son bureau, rien n'est changé. Je le revois assis dans son fauteuil, m'écoulant, le menton dans la main. Je le revois à sa table de travail, levant la tête pour m'accueillir. Voici ses livres préférés et ses tableaux. Dans le grand herbier silencieux, rien non plus n'est changé. Les derniers spécimens que nous ayons étudiés ensemble, le livre ouvert, la page interrompue...

Pour nous, les jeunes ("ma famille", disait-il, un jour, à ma mère), il nous faut maintenant réapprendre à vivre, puisqu'il nous faut apprendre à vivre sans lui. Il nous faut lui donner la preuve que les institutions qu'il a créées sont viables, qu'il les a bâties assez solides pour qu'elles puissent se passer de lui. Et aussi que la graine qu'il a jetée en nous, selon une expression qui lui était chère, n'est pas tombée *sur le renchaussage*.

Marcel RAYMOND

Saint-Jean et Montréal. 16-30 juillet 1944.

(Extrait du *Devoir*, 12 août 1944).

Publié par l'Institut botanique
de l'Université de Montréal,
4101 est, rue Sherbrooke,
Montréal, Canada

PRIX: 10 CENTS